

Visage — Philippe Noiret
La stabilité dans diversité

Patrick Schupp

Number 116, April 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50916ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schupp, P. (1984). Visage — Philippe Noiret : la stabilité dans diversité. *Séquences*, (116), 80–81.

VISAGE

PHILIPPE NOIRET

LA STABILITÉ
DANS LA DIVERSITÉ

Il y a certains comédiens qui, jeunes, sont déjà vieux, mais qui au fur et à mesure des années, rajeunissent, puisqu'ils ne changent pas. Cela tient, avant tout, à une question de physique, un peu gros, un peu fort ou trapu, des traits assez peu déliés et une espèce de lenteur puissante. Jean Gabin, Bernard Blier, Charles Vanel, Pierre Larquey étaient de ceux-là. Philippe Noiret aussi. Voyez-le dans *La Pointe courte*, son premier film: il a cette assurance tranquille, cette obstination un peu bourrue (qui cache une incroyable sensibilité) et ce physique qui, sans être ingrat, n'est assurément pas celui d'un jeune premier. Trente ans plus tard, en 1984, il n'a guère changé, et ses rôles dans *Il faut tuer Birgit Haas* et *L'Africain* le retrouvent avec le même physique, et quelques rides en plus, mais si peu, et la même assurance tranquille inquiétante dans le premier cas, bonhomme dans le second... Imperceptiblement, juste en changeant l'expression du regard, quelques vête-

ments, une attitude, le voilà face à deux rôles totalement différents, où il est pourtant toujours le même. C'est ça, le phénomène Noiret.

Son art, il le découvre dans les exercices théâtraux de son collègue de Juilly, tenu par des Oratoriens. Une bibliothèque fantastique et d'anciens élèves prestigieux comme Montesquieu, D'Artagnan, Bossuet, Malebranche. Son père, négociant bourgeois, est passionné d'art et de poésie. Aussi, lorsque le jeune Philippe manifeste le désir de faire du théâtre, les parents, même s'ils sont un peu déroutés, acceptent qu'il tente sa chance. Après quelques années d'études (Beauchamp, Barrault, Vilbert, Blin), il passe un an chez Jouvet et subit avec succès les auditions du T.N.P., alors en pleine gloire sous la direction inspirée de Jean Vilar. Ses partenaires s'appellent Gérard Philippe, Daniel Ivernel, Suzanne Flon, Jeanne Moreau, Geneviève Page, Jean-Pierre Darras... et, en 1955,

Agnès Varda le choisit pour incarner aux côtés de Silvia Monfort son premier rôle important au cinéma. Et ce sera le début d'une carrière qui le verra créer plus de 500 personnages autant au théâtre qu'au cinéma, quoique ce dernier l'accapare de plus en plus, et à juste titre: certaines de ses prestations sont inoubliables, et il marque chacun de ses rôles du sceau du génie.

Toujours semblable à lui-même, disais-je, et pourtant jamais le même, Philippe Noiret représente aujourd'hui une valeur exceptionnelle, non seulement dans le cinéma français, mais aussi au niveau international.

On l'a souvent qualifié d'anti-star: en effet, il ne défraye pas la chronique avec des aventures scandaleuses ou des amours difficiles; il vit calmement, en dehors du bruit et de la foule, sauf pour les obligations de son métier. Le comédien est indissociable de l'homme à un point étonnant. Son physique le sert aussi, exceptionnellement, et le talent du comédien fait le reste. Car ne vous y fiez pas. Du talent, il en a à revendre. Il pourra aussi bien incarner le français moyen râleur et frondeur mais bonne pâte, que le diplomate véreux, le juge intègre, le mari cocu, le rêveur impénitent ou le fou grandiose. Sa filmographie fait plus penser à un carnet mondain qu'à une fiche de comédien. Et tout ça avec quelques vêtements, un clignement d'yeux, une attitude ou une intonation. Monolithique et tranquille, il nous entraîne à travers ses personnages, vers un parcours psychologique où il semble parfois que nous nous retrouvions, tant est grand son pouvoir d'évocation. Je n'en veux pour preuve que son étonnant Philippe d'Orléans dans le film (admirable) de Bertrand Taver-

nier *Que la fête commence*. Il y a, bien sûr, le talent du metteur en scène, mais celui de Noiret est de nous avoir « mis à portée » d'un personnage dont trois cents ans et un rang social impensable aujourd'hui nous séparent. On le voit, on y croit, on est embarqué à fond. Même si son personnage débouche sur l'horreur (*La Grande Bouffe*), l'assassinat (*Topaz*), le suicide (*L'Horloger de Saint-Paul*), il demeure d'une économie de moyens absolument exemplaire. Même quand il crie ou s'emballa, on sent toujours le contrôle, la sûreté, la force. En per-

virtuose. Sa carrière est jalonnée par les plus grands metteurs en scène, Georges Franju, Alfred Hitchcock, Peter Ustinov, Marco Ferreri, Philippe de Broca, Édouard Molinaro, Peter Yates, Louis Malle, Yves Boisset, et tant d'autres qui ont eu besoin à un moment donné (et même plusieurs fois dans le cas de Tavernier) d'un « type » bien particulier, qui projette du personnage une idée bien précise, et dont le public se sentira solidaire.

Je me souviens de son rôle, sur scène, de Hugo, dans *Chateau en Suède* de Françoise Sagan. La distribution, trait de génie, opposait le personnage farfelu infiniment varié de Sébastien, interprété par Claude Rich au Hugo de Noiret, immense et noir, menaçant, et d'autant plus qu'on ne peut que le deviner ou le ressentir sans le préciser. Et lorsqu'à la fin, on se rend compte que toute la machination n'a été que le fait du seul Hugo, l'admiration pour le comédien se double de plaisir d'avoir « été eu ». Et ce qui est magnifique avec Noiret, c'est qu'on est, justement, toujours « eu », qu'on le veuille ou non et la plupart du temps sans s'en apercevoir. Ce n'est qu'après qu'on se dit: « Mais, au fait, c'est lui qui a fait telle chose ou dit telle phrase ». Cette présence silencieuse rassure et surprend, car si elle n'était pas, rien ne pourrait la combler.

Enfin, parler de Noiret, quelle gageure! On ne peut dire que ce qu'on ressent et... et aller voir et revoir ses films. *Alexandre le bienheureux*, actuellement en reprise, est une excellente occasion de comparer le Noiret de 1967 avec celui de 1984. Rien n'est changé... N'est-ce pas merveilleux?

Patrick Schupp

La Pointe courte



Thérèse Desqueyroux



Que la fête commence...



L'Ami de Vincent



Toujours semblable à lui-même et pourtant jamais le même.

sonne, en interview, au théâtre, c'est pareil: jamais un mot plus haut que l'autre, l'intériorité révélée à petite dose, selon un cheminement psychologique bien précis que l'homme alloue parcimonieusement au comédien. Un autre moment qui nous le révèle dans toute sa nudité est son personnage du mari dans le film *Thérèse Desqueyroux* que Georges Franju réalisa en 1962. Noiret était intéressé par le personnage au départ: « celui-ci représentait un pas pour moi », et Franju le dirige comme un homme doux, mais trop fermé à ce qui n'est pas lui. On voit que le personnage du roman s'est soumis au comédien qui, à son tour, est tributaire de l'homme. Et ce processus se répétera toujours de la même façon, dans la comédie comme dans le drame. Noiret aborde ses rôles avec une extraordinaire conscience physique conditionnée par un physique (toujours lui) dont il joue en